



Semaine du 11 au 18 novembre 2018

Paroisse Notre-Dame de l'Assomption de BOUGIVAL

1, Rue de la croix aux vents 78380 BOUGIVAL

e-mail : eglisebougival@free.fr **tél :** 01.39.69.01.50 ou 06.70.35.10.56

site et informations de la paroisse www.paroissebougival.fr

«Une vertu : l'amour de son pays »...

Bien qu'aujourd'hui, l'échelle soit souvent celle du monde, les pays restent et demeurent une réalité de vie humaine incontournable. Ainsi, le Catéchisme de l'Eglise catholique nous rappelle :

« Le *devoir des citoyens* est de contribuer avec les pouvoirs civils au bien de la société dans un esprit de vérité, de justice, de solidarité et de liberté. **L'amour et le service de la patrie relèvent du devoir de reconnaissance et de l'ordre de la charité.** La soumission aux autorités légitimes et le service du bien commun exigent des citoyens qu'ils accomplissent leur rôle dans la vie de la communauté politique. La soumission à l'autorité et la co-responsabilité du bien commun exigent moralement le paiement des impôts, l'exercice du droit de vote, **la défense du pays** : Rendez à tous ce qui leur est dû : à qui l'impôt, l'impôt ; à qui les taxes, les taxes ; à qui la crainte, la crainte ; à qui l'honneur, l'honneur (Rm 13, 7). Les chrétiens résident dans leur propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens et supportent toutes leurs charges comme des étrangers ... Ils obéissent aux lois établies, et leur manière de vivre l'emporte sur les lois ... Si noble est le poste que Dieu leur a assigné qu'il ne leur est pas permis de désertir (Epître à Diognète 5, 5. 10 ; 6, 10). L'Apôtre nous exhorte à faire des prières et des actions de grâce pour les rois et pour tous ceux qui exercent l'autorité, " afin que nous puissions mener une vie calme et paisible en toute piété et dignité " (1 Tm 2, 2).

100 ans après la signature de l'armistice de la première guerre mondiale, célébrer le 11 novembre est donc de l'ordre de la Charité ! A cet égard voici ce qu'écrivit le Père Paul Doncoeur, un des fondateurs du scoutisme catholique français :

Ceux-là sont saisis par la grandeur de ceux qui meurent pour quelque chose...

Ceux qui sont morts pour la France – pour nous – ont donné leur vie pour nous protéger, pour nous sauver ; plus profondément ils sont morts à notre place... comme s'ils s'étaient trouvés qu'au moment où nous allions mourir, ils s'étaient avancés, volontaires, pour s'offrir à notre place. C'est pourquoi nous ne sommes pas quittes envers eux. Ce qu'ils attendent de nous, c'est une fidélité. Nos morts ont des droits sur nous. Ils exigent de nous autre chose qu'une démarche : un engagement et un don...

Père BONNET, curé

INFOS DIVERSES

- **Mardi 13/11 : seront célébrées les obsèques** de Mme Marie-José PAGES
- **Mercredi 14/11 : Catéchisme** pour les CE2, CM1 & CM2 du mercredi.
- **Vendredi 16/11 : Réunion de préparation au baptême** à 20h30 pour les parents demandant ce sacrement pour leur petit enfant. [maison paroissiale, 1 rue saint Michel]
- **Samedi 17/11: Catéchisme** pour les CE2, CM 1 & CM 2 du samedi.
- **Samedi 17/11 : Eveil à la Foi de 11h à 12h**, à la maison paroissiale [1, rue saint Michel].
- **Dimanche 18/11 : « P'tit-déj de la Foi »** à 9h30 à la maison paroissiale : temps d'échange animé par des paroissiens pour les parents sur les questions qu'on peut se poser sur l'Eglise, la foi catholique, etc... et temps pour les enfants pour – en prolongement avec le catéchisme – découvrir et/ou approfondir ce qu'est la messe (avec également un moment d'explication des lectures de la messe du jour et une répétition des chants).

Confessions :

→ Une demi-heure avant chaque messe de semaine du lundi au samedi inclus.

Horaires du secrétariat :

Lundi, Mardi, jeudi, Vendredi : 9h30-11h30

On peut **télécharger feuilles de semaine et homélies** sur le site de la paroisse.

Lundi 12/11	09h00	Dédicace de la Cathédrale de Versailles	Messe pour François JOUANJAN
Mardi 13/11	09h00	St Josaphat	Messe pour Jean-Claude FRANCOIS
Mercredi 14/11	18h30	De la Férie	Messe pour Claude DAUVERGNE
Jeudi 15/11	07h00	St Albert le Grand	Messe pour Monique SAZDOVITCH
	18h30	“	Messe pour Michel REY
Vendredi 16/11	09h00	Ste Gertrude	Messe pour Marie-Françoise BONNET
Samedi 17/11	09h00	Ste Elisabeth de Hongrie	Messe pour Marie-France MILLIER
Dimanche 18/11	09h30	33 ^{ème} Dimanche du temps ordinaire	Messe pour Marie-France MILLIER
	11h00	“	Messe pour Stéphane et Martine MULLER

AVIS POUR LE DENIER DE L'EGLISE : La collecte pour 2018 va bientôt arriver à son terme... A ce jour dons et donateurs sont en baisse tant au niveau paroissial que diocésain... Peut-être est-ce un oubli, d'où cette relance et celle de l'évêché. Merci de penser à remplir ce devoir de justice à l'égard de notre diocèse qui vient compléter celui que vous accomplissez en aidant la paroisse par les quêtes et offrandes de messes. Diocèses et paroisses ne vivent en France que des dons des fidèles. Si vous habitez Bougival, vous avez reçu dans vos boîtes aux lettres une enveloppe avec toutes les explications. Pour ceux qui ne l'ont pas ou n'habitent pas Bougival mais apprécient la paroisse, n'hésitez pas à prendre une enveloppe à l'entrée de l'église. **Pensez à bien noter dans le coupon réponse que vous faites votre don au titre de la paroisse de Bougival. Cela a une certaine importance (pour ne pas dire une importance certaine) pour l'avenir de notre paroisse en tant que telle.... MERCI !**

Saint Martin et la France

St Perpetuus, 6^{ème} évêque de Tours (461-491), fit construire pour St Martin un grand sanctuaire en remplacement de la petite chapelle de St Brice qui abritait son tombeau. C'est ainsi qu'une 1^{ère} basilique put recevoir non seulement tous les pèlerins de Touraine et de France mais les rois mérovingiens eux-mêmes. Quand Clovis attribua sa victoire de 507 à la protection de St Martin et St Hilaire, St Martin devint alors le st patron des Francs. Les Mérovingiens furent imités ensuite par les Carolingiens puis les Capétiens qui se déclarèrent "abbés laïcs de St Martin de Tours", c'est à dire protecteurs officiels du sanctuaire.

Le manteau de St Martin devint une relique très précieuse dans notre pays. Mais il ne s'agit pas de la moitié du manteau rouge de l'officier qu'il avait été et qu'il avait partagé avec un pauvre. Il s'agit plutôt de son vêtement épiscopal, sa chape d'évêque, vêtement bleu. On voit dans des archives de 678 que cette chape fait partie du Trésor Royal de France et qu'elle est portée comme protection dans les batailles si bien qu'ensuite **le bleu du drapeau français est considéré comme évoquant la couleur de ce St Protecteur et Patron de la France**. Une relique existe dans l'église de Bussy-Saint-Martin, connue sous l'appellation de la "Manche de Saint Martin", archivée sous l'appellation de "Fragment d'un ancien vêtement vénéré sous le nom de « chape de St-Martin ».

A Tours, près du tombeau de saint Martin **une plaque signée par le Maréchal Foch** rend grâce à Dieu pour la victoire de 1918.

Une autre mentionne : 11 NOVEMBRE 1918
A ST MARTIN PROTECTEUR DE NOS ARMEES

UN BRANCARDIER G.A.	UNE FIANCEE G.D.	UN MUTILE C.M.
LE GENERAL L.V	UN OFF. de MARINE	TROIS ORPHELINS
UN FANTASSIN 66 ^e R.I	LE COMMANDANT G.	LE CAPITAINE R.
UN AVIATEUR DE S.	UNE VEUVE DE LA G.	UN AUMONIER M.R



Au cœur de la Grande Guerre, la dévotion au Sacré-Cœur

Dans la détresse de la 1^{ère} Guerre mondiale, le 11 juin 1915, l'épiscopat français consacra la France au Sacré-Cœur de Jésus. Dans toutes les paroisses on lu l'« Amende honorable et consécration au Sacré-Cœur de Jésus », qui s'exprimait en ces termes : « *Nous venons à vous, Cœur Sacré de Jésus, dans nos angoisses ; ouvrez pour nous les trésors de votre charité infinie. Le sang qui a coulé de votre blessure a racheté le monde ; qu'une goutte de ce sang divin, par sa toute puissance expiatoire, rachète encore une fois cette France que vous avez aimée et qui ne veut pas renier sa vocation chrétienne...* »

Plusieurs millions de drapeaux et de fanions furent distribués à la population et aux soldats sur le front.

Cette dévotion fut encouragée en 1917, quand Dieu confia à une jeune religieuse vendéenne, Claire Ferchaud, la mission d'aller trouver le président de la République, Raymond Poincaré, pour lui demander de se convertir et d'apposer le Cœur de Jésus sur le drapeau français, ce qu'il ne fit hélas. Néanmoins

beaucoup de soldats vécurent un sursaut spirituel en lien avec le Culte du Sacré Cœur. Un soldat témoigne : « *Aujourd'hui, abandonné de tous, n'ayant pas sauvé un seul homme des 55 qui m'ont été confiés il y a 10 jours, [...] n'ayant pour camarades de combat que 3 hommes transformés en véritables loques, comment ne pas admirer la confiance de ce sous-officier qui invoque son Dieu et appelle à son secours les saints de son enfance ? "Saint-Michel, protégez-nous... Bienheureuse Jeanne d'Arc, protégez-nous... Sacré-Cœur de Jésus, ayez pitié de nous..."* Mes lèvres, à leur tour, murmurent cette prière et embrassent le petit cœur brodé en rouge sur l'étoffe jaune. Lâcheté ? Peut-être pour certains ! Mais que ceux qui me jugeront se demandent d'abord s'ils ont connu de pareils moments d'intense détresse... Sinon qu'ils se taisent. »

Voyant le développement de cette dévotion, le gouvernement français interdit en juillet 1917 la consécration des soldats au Sacré-Cœur et le port de fanions et d'étendards du Sacré-Cœur. Un aumônier militaire, le père Fontaine, brancardier au 97^e RI s'interrogea : « *Figurez-vous qu'une décision vient de nous interdire le port de la cocarde du Sacré-Cœur... Oh ! Ce n'est pas ce qui amoindrira la foi profonde et le dévouement de nos soldats. Mais c'est tout de même curieux qu'en pleine guerre on vienne ainsi taquiner ceux qui ont donné à la France et au monde le spectacle le plus grandiose par leur abnégation et leur bravoure...* »

Le maréchal Foch, qui consacra les armées françaises et alliées au Sacré-Cœur le 9 juillet, au soir de la grande offensive qui se solda par une mémorable victoire, témoignait : « *Si je devais faire l'historique de ce qu'ils furent, ces soldats, ce sont des pages d'épopée que vous entendriez. (...) Les actes accomplis par les évêques, les fidèles et l'armée, pour réaliser le Message du Sacré-Cœur, en particulier le déploiement fréquent du drapeau du Sacré-Cœur sur le champ de bataille, joints aux prières, aux sacrifices et aux réparations de toute la France, lui ont attiré la protection du Christ. Ne nous laissons pas de l'en remercier. »*



LES RELIGIEUSES PENDANT LA GUERRE

Extrait du livre : « *La preuve du-sang. Livre d'or du clergé et des congrégations 1914-1922* »

Ces modestes filles ne demandent qu'à être ignorées. Pourtant ne convient-il pas de rappeler qu'il y en eut au front, ou dans, les hôpitaux, 12 554 ; que 335 furent victimes de leur dévouement et 3 891 citées ou décorées ?

Voici la Sœur Firmin (Marie Aclocque), des Servantes du Sacré-Cœur de Versailles, supérieure de l'hôpital d'Hazebrouck elle reçoit, avec « une imperturbable bonne humeur et un dévouement sans bornes » des milliers de réfugiés à qui elle donne asile à toute heure de jour ou de nuit, nourriture et vêtement. Pendant les bombardements, elle aide à opérer les blessés. C'est un chef : son calme et son autorité agissent efficacement sur tout son personnel, sur les réfugiés, sur les malades, sur les blessés.

La Sœur Marguerite Barer, Franciscaine, elle aussi prodigue ses soins sous les obus. Une autre Franciscaine, la Sœur Alice Berthet, pareillement : A maintes reprises, sans souci du danger, s'expose courageusement pour panser les blessés aux emplacements de combat. A la croix de guerre habituelle elle ajoute celle du théâtre des opérations extérieures pour sa conduite au siège d'Ourfa en Cilicie dont la garnison française fut massacrée par les Turcs dans un guet-apens.

La Sœur Stanislas Berthier, des Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry, était infirmière à l'ambulance de campagne française au front russe en août 1914; faite prisonnière le 12/02/1915, elle est libérée 3 mois après et affectée à l'hôpital français de Petrograd où, comme elle l'avait fait au milieu des dangers courus journalièrement au front, dit l'une de ses citations, elle continua à donner en territoire étranger un nouvel exemple du dévouement et de l'abnégation des femmes de France.



LA DERNIERE MESSE *Impressions d'un Montmartrois incroyant*

(Paru dans : La Demi-butte, bulletin paroissial de St Jean de Montmartre, 15 /12/16-15/02/17)

Nous étions arrivés la nuit dans ce petit village de Vassincourt. A peine nos fourgons installés et les dispositions ordinaires prises, nous nous étions précipités vers la popote ; tout le monde mourait de faim. Le cuisinier n'avait pas eu le temps de «toucher» de viande fraîche ; il nous avait accommodé du « singe » à la sauce tomate à s'en lécher les doigts. L'appétit calmé, voilà le planton qui entre et me dit :

- Mon capitaine

- ces braves tringlots n'ont jamais pu s'habituer à me donner un autre titre que celui qu'indiquent pour eux mes trois galons,

- mon capitaine, y a un homme qui demande à vous parler.

- Faites entrer.

Je vois arriver un de mes brancardiers, un brave garçon très effacé, très doux, qui, je crois, ne m'avait jamais dit un mot.

- Monsieur le Médecin chef, me dit-il, c'est demain dimanche. Je vous demande la permission de la messe, à l'église d'ici.

- Tiens, vous êtes donc...

- Oui, je suis vicaire de mon petit pays.

- Accordé.

- Merci, Monsieur le médecin chef. Il est à peine parti que l'un de nous dit :

« si on y allait à sa messe ? ».

D'acclamation, la popote déclare qu'elle assistera en corps à la messe du brancardier. Fraternellement, on avertit les deux autres ambulances du groupe : elles sautent sur l'avertissement avec enthousiasme. Le dimanche arrive. Comme c'est moi le plus ancien du grade, je prends la place d'honneur, devant le chœur ; les confrères, les officiers d'administration s'installent. Derrière nous, les infirmiers et brancardiers viennent parce que nous sommes venus, et les tringlots veulent voir ce que les infirmiers et les brancardiers sont venus voir. Le brancardier officiant entre, et ce qui tout de suite me frappe, c'est la vue du pantalon rouge dépassant l'aube et la chasuble. Dame ! On était devant l'ennemi, et les prêtres soldats n'ont pas le temps de quitter l'uniforme ; d'ailleurs par quoi le remplaceraient-ils ?

Vous savez, une messe, je ne vais vous décrire ça ; d'abord, je ne saurais pas, n'y ayant pas assisté, que je sache, depuis ma première Communion, sinon pour quelques rares mariages ou enterrements... Tout ce que je me rappelle, c'est qu'au commencement j'étais fort inquiet de moi-même, ignorant totalement à quelles occasions il fallait se lever, s'asseoir, se courber. Aussi, j'avais pris le parti de rester debout, quand j'aperçois l'infirmier qui servait la messe, un séminariste, me faire signe avec la main : « assis ! » et puis, au bout d'un moment, toujours avec la main : « debout ! » J'ai donné l'exemple, comme l'exigeait mon ancienneté de grade, et les trois ambulances m'ont suivi d'un seul mouvement. Mais voilà que, tout à coup, notre brancardier prêtre se retourne et se met à nous parler.

Ah l'animal ! Il commence qu'il n'y a dans l'église que des soldats, que tous ceux qui assistent cette messe sont là pour leur pays, que beaucoup pourraient être restés tranquillement chez eux, vu leur âge, et puis il ajoute qu'il y en a bien parmi nous qui négligent un peu le bon Dieu et ses églises, mais qu'au fond nous le servons tous par nos actes : il vaut mieux ne pas invoquer sans cesse l'appui du Seigneur, ne pas proclamer qu'il est « avec nous » jusque sur les plaques de ceinturons, et respecter un peu plus ses enseignements, dont le premier est d'être bon pour les autres et de ne pas égorger ses frères. Et après ça, il se met à nous parler de nos familles, des femmes inquiètes, des petits que nous ne verrons peut-être plus jamais, à l'exemple de tant des nôtres du Corps de santé, qui sont morts pour faire leur devoir.

Et à ce moment, je sens le long de mon nez quelque chose d'humide qui coule ; je regarde à ma droite, je vois le pharmacien

- vous savez, un potard, ça ne croit à rien, pas même à la médecine,

- je vois le pharmacien qui fait une grimace horrible pour ne pas laisser percer son émotion ; à ma gauche, l'autre médecin-chef qui tire un mouchoir de sa poche et se mouche convulsivement. Je tire mon mouchoir, je me mouche ; de tous les côtés, c'est un concert ; tout le monde se mouche. Depuis le chœur jusqu'à la porte, tous ceux qui sont là essayent de se donner l'air de celui qui ne pleure pas, - qui est seulement un peu enrhumé. Et, dans le fond, quelqu'un sanglote bruyamment ; c'est un Sidi, un vieux soldat d'Afrique, qui, dans le civil, est gardien d'un square à Montmartre. Et, juste à ce moment, comme pour nous permettre de cacher nos enchifrènements, voilà que toute l'église se met à vibrer, et que des notes retentissent qui ne sont pas des points d'orgue. C'est le canon, tout à côté de nous. On court vers les portes ; j'ai le temps de voir le prêtre qui, d'un geste large, nous bénit et se hâte vers la sacristie pour quitter ses vêtements sacerdotaux et redevenir soldat. Ç'a été la dernière messe pour quelques-uns de ceux qui se trouvaient à Vassincourt, par ce beau dimanche d'automne. Ç'a été aussi la dernière messe pour la pauvre église où nous avons pleuré ; elle aussi a eu la mort d'un soldat : elle a été brûlée par les Prussiens.



LA MORT DU CAPORAL R. POCHEZ ANNONCEE A SON EPOUSE, PAR L'AUMONIER CHEVALIER

Robert POCHEZ, originaire de Paris, marié, père de 3 enfants (2 filles et 1 garçon) avait 32 ans quand il est tombé au Champ d'Honneur, le 13/04/1916. L'aumônier écrit à la jeune veuve le 26.

Tombé au Champ d'Honneur le 13 Avril 1916

Chère Madame Pochet,

Je suis heureux que votre grande foi vous ait soutenue dans cette terrible épreuve et vous ait mise à la hauteur d'âme de votre cher époux.

Je vous ai dit brièvement dans ma dernière lettre les circonstances de sa mort, car j'avais l'intention de vous l'écrire en détail dans la suite. Je profite de quelques instants libres dont je dispose en ce moment.

Le jeudi 13 Avril, vers huit heures du soir, je partais au fort de Tavannes dans le but de porter la sainte communion à plusieurs soldats du 2^e bataillon qui étaient privés depuis assez longtemps de ce grand réconfort.

Lorsque j'arrivai au ravin du bois Fumin je rencontrai des brancardiers affairés qui en me voyant s'écrièrent: « Ah ! C'est vous ! Justement on vous réclame... le Caporal Pochet est pris sous un éboulement, il va mourir et vous demande. » On m'indiqua l'emplacement et je trouve en effet votre cher mari étendu sur le dos... le tronc avait été dégagé mais les jambes broyées restaient prises dans la terre qui se mêlait à son sang... le médecin avait examiné son état et avait déclaré inutile de le torturer davantage puisque la mort était certaine dans un espace de temps plus ou moins long. Aussi les brancardiers s'étaient retirés laissant le blessé seul avec un séminariste infirmier, qui se disposait à le préparer au grand sacrifice. C'est sur ces entrefaites que j'arrivai. Ma présence fit rayonner de joie la pauvre victime qui se soulevant sur son séant me cria : « Ah ! Voilà le miracle de Sœur Thérèse !... Que je suis heureux de vous voir !... Allez-vous me donner le Bon Dieu ?... » Puis il me demanda de l'embrasser, ce que je fis en lui répondant que j'avais en effet le Bon Dieu sur moi, qu'il était vraiment providentiel que je sois venu à cette heure juste à point pour lui donner le Saint Viatique avec la force de supporter les souffrances qu'il devait endurer.



Il voulut voir dans cette circonstance une grâce tout-à-fait spéciale obtenue par l'intercession de Sœur Thérèse qu'il priait souvent. M'agenouillant entre lui et le cadavre du camarade écrasé sous le même abri, je lui déposai le Saint-Sacrement sur la poitrine comme sur un autel vivant... « Avez-vous quelque chose à me confesser avant de recevoir le Bon Dieu dans votre cœur, lui demandai-je ? - « Non, me répondit-il, je n'ai rien à me reprocher depuis la dernière absolution ». - Je l'exhortai alors à offrir toutes ses souffrances pour la France, sa famille, ses camarades, à accepter la mort avec une parfaite résignation, je lui renouvelai l'absolution générale de ses fautes, lui communiquai l'indulgence plénière et lui donnai enfin le corps de Notre-Seigneur. Autour de lui communièrent deux séminaristes et un sergent de ses amis... Cette scène se renouvela par deux fois dans la suite pour un séminariste et un autre ami chrétien arrivés plus tard... et tout se déroulait dans l'obscurité de ce sinistre ravin où les obus partis du fort de Douaumont, venaient labourer la terre tout à l'entour de nous. Robert, la tête appuyée sur mon genou, les mains crispées autour des miennes, poursuivait son action de grâces au milieu des plus horribles souffrances et me demandait de temps en temps « Mon père, est-ce que ce sera long ? J'ai peur d'avoir trop à souffrir !... » - « Non, ce ne sera pas bien long, mon petit... laissez au Bon Dieu le soin de vous purifier par autant de souffrances qu'il voudra ; vous faites ici tout votre purgatoire, vous allez entrer tout droit au ciel, et là c'est le bonheur pour l'éternité !... » Puis tout retombait dans le silence. Je voulus faire réciter le chapelet autour de lui par ses amis mais il m'arrêta et me dit : « Mon Père ce n'est pas la peine ; je vais paraître face à face devant Dieu tout à l'heure, je préfère le silence ! » Je respectai ce silence et ne le rompis que pour l'encourager dans les moments les plus pénibles et lui communiquer des pensées de résignation et d'abandon à la volonté divine. « Avez-vous quelque chose à faire dire à votre femme ?... » - « J'ai déjà tout réglé, me dit-il » - « Je lui écrirai votre mort ajoutai-je, et je lui dirai que vous avez pensé à elle et à vos enfants pendant ces heures pénibles ».

- « Oui, consolez-là, consolez aussi ma pauvre maman... » Puis chacun de nous lui fit ses commissions pour le ciel. Un séminariste le supplia de demander à Dieu de le faire mourir maintenant s'il ne devait pas devenir plus tard un saint-prêtre ; un autre lui demanda d'intercéder pour obtenir le pardon de sa vie passée. Je lui réclamai son aide pour que mon ministère sacerdotal soit fécond et qu'en toute chose je ne fasse que la volonté de Dieu.

Il promit à tous de s'acquitter fidèlement à leur égard, il promit de dire à Sœur Thérèse la vénération de chacun de nous et de lui demander sa protection pour les adhérents du rosaire vivant établi dans le régiment.

Comme il souffrait beaucoup, je voulus essayer de le dégager un peu, mais la douleur que mes efforts lui firent subir fut telle qu'il demanda de le laisser mourir sur place. On le piqua à la morphine puis on attendit ensemble que la mort fit son œuvre. Ses compagnons avaient dû se retirer ; il était toujours couché sur moi et murmurait les actes de foi, d'espérance et de charité que je lui suggérais, et, de lui-même, il redisait de temps en temps : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains ! » La douleur le soulevait parfois et ses mains se portaient vers ses jambes broyées ; je n'avais qu'à lui dire de ne pas se toucher pour qu'il ramenât ses mains dans les miennes. Chaque fois que je portais mon crucifix à sa bouche, il le baisait avec amour. - La pluie commençant à tomber, un ami vint étendre sur nous une toile de tente. C'est alors que votre bon Robert eut une forte crise douloureuse à la suite de laquelle je fis avec lui cette prière : « Sœur Thérèse que j'ai beaucoup aimée, demandez à Dieu de me soulager un peu... priez pour moi ! » Je sentis alors le pauvre blessé faiblir rapidement, sa force partir, et j'entrevis sa fin prochaine. - « Voilà que vos souffrances vont finir, lui dis-je. Courage, dans quelques instants, vous serez au ciel... vous allez voir le Bon Dieu, la Sainte-Vierge... vous serez en compagnie de Sœur Thérèse... de tous les saints... vous serez heureux. Vous ne nous oublierez pas, n'est-ce pas ? » Il ne me répondait plus mais baisait encore mon crucifix. La respiration devint lente et peu à peu cessa imperceptiblement.

Votre pauvre mari après deux heures et demie de souffrances, pendant lesquelles tout son sang avait filtré dans la terre pour laquelle il mourait, s'éteignit doucement et son âme partit pour le ciel.

De concert avec deux amis que j'avais fait rappeler pour ces derniers instants, nous récitâmes le « De Profundis ». Le corps fut recouvert d'une toile de tente et enseveli le lendemain soir, dans le ravin où la mort l'avait frappé.

Telle est, Madame, cette mort affreuse mais consolante. Je n'ai jamais vu mourir aussi chrétiennement dans des circonstances aussi pénibles.

Que ces quelques détails vous soient, Madame, une consolation dans votre dure épreuve. Qu'ils le soient aussi pour la maman que Robert aimait tant ; et qu'ils soient pour vos enfants un héritage précieux des vertus chrétiennes de leur père.

Recevez Madame, l'expression de mon religieux dévouement.

Lucien CHEVALIER.